

1
L'ARME SECRÈTE DU PRINCE

Habitants des steppes, chasseurs de rennes en été, mangeurs de vermine en hiver, les Vorages furent de tout temps les ennemis jurés des Vikings. Ils sont les auteurs d'innombrables incursions guerrières dans nos contrées, et d'une invasion véritable du Fizzland en l'an 1038. Seule l'extrême vaillance de notre roi et de quelques seigneurs, dont mon père, parvint à bouter les barbares hors des frontières.

Je parle des Vorages parce que l'unique survivant de la bande du prince Dar était un membre de ce peuple.

Pour rappel, nous nous trouvions dans un paysage de dunes salées, comme un océan pétrifié. Le plafond de ce sixième étage des enfers était caché par une vapeur étincelante. La lumière tombait à flots et, chose étonnante, elle brunissait la peau.

– On se croirait sous le soleil d'Asimie, répétait Ketill le Rouge.

Étendu sur le sol blanc, le Vorage se trouvait attaché à un énorme sac en mailles de fer. Visage défait, lèvres blêmes, respiration haletante : il semblait approcher de sa fin.

– À boire, prononça-t-il.

Svartog s'avança en se tenant le ventre ; il avait été blessé par Thordis, la compagne de Dar.

Thordis fille de Styrr, la seule femme loup-garou qui ait jamais vécu… Elle reposait maintenant dans une tombe de sel, à côté de son amant et maître. C'est ma fiancée qui l'avait expédiée de la sorte.

Svartog Longs-Bras humecta les lèvres du mourant, ensuite il le fit boire lentement.

Sigrid, Ketill et moi nous nous tenions assis à bonne distance, car la proximité du sac en fer provoquait un fort malaise, pour une raison inconnue.

Sa soif calmée, le Vorage avala à grand-peine un morceau de crabe. Il ferma les yeux.

– Je me demande ce qu'il y a là-dedans, dit Svartog en revenant vite près de nous.

Il parlait du sac.

– Une chose hautement maléfique, dit Sigrid, exprimant le sentiment général. Et c'est en train de tuer ce malheureux.

– Les Vorages sont la lie de l'humanité, gronda Ketill. Ce cafard mérite son sort.

Je me levai et, d'un pas décidé, marchai vers le sac. Son métal bleuté, parcouru de reflets brillants, laissait filtrer une odeur de soufre. Je tirai mon épée Tyrfing.

Une chaîne reliait le sac au poignet meurtri du Vorage. Je brandis mon arme.

– Bjorn, que fais-tu donc ? demanda Ketill.

– Ce que toute personne charitable ferait à sa place, dit Svartog.

Je frappai à plusieurs reprises. La chaîne tressauta sans se rompre. Tyrfing la Légendaire, vexée, poussa son cri de guerre :

– Hawk !

Sa lame noire prit une température féroce.

Galvanisé par la réaction de mon épée, j'y allai de toutes mes forces. La chaîne fut tranchée d'un coup.

– Merci, morphir, murmura le Vorage, qui rampa pour s'éloigner du sac.

Le pauvre bougre parvint à redresser le buste et à s'appuyer contre le mur. À deux pas de lui pendait un rideau, un tissu élimé, séculaire, qui cachait la porte que nous avions franchie vingt jours auparavant. Je repensai à la longue attente, à l'arrivée du prince changé en homme-loup, au combat…

– Je n'aurais jamais cru la chose possible, articula le Vorage, comme s'il lisait dans mes pensées. Que quelqu'un puisse se mesurer au prince, lui tenir tête et enfin le battre. Tuer le monstre qu'il était devenu… avec une simple épée !

– Tyrfing n'est pas une simple épée, dis-je. C'est l'épée de Snorri le Morphir. J'en ai hérité.

– L'épée de Snorri, oui. Je… je t'entends encore le dire au prince pendant… le… duel.

Le Vorage perdit connaissance un court instant.

– Quel est ton nom ? demandai-je quand il revint à lui.

Ma question sembla le surprendre.

– Dzoug… Dzoug fils de Badalbarzoug. On m'appelle aussi Long-Nez, pour une raison évidente.

– Tu maîtrises bien notre langue.

– Je descends d'une lignée de chefs et j'ai reçu une bonne éducation. Je parle une demi-douzaine de langues et j'en écris trois.

– Vous autres Vorages n'êtes pas si frustes et incultes que vous en avez l'air, n'est-ce pas ?

Dzoug passa la main dans ses cheveux hirsutes, qui prirent aussitôt un autre aspect. Il me tint alors ce discours :

– Notre crasse, notre grossièreté, les charognes que nous accrochons à nos chevaux… tout cela est un costume de guerre visant à impressionner l'ennemi. Nous sommes des comédiens… Et tant pis si je révèle un grand secret de mon peuple. Qu'il aille au diable, mon peuple !

– Est-il vrai que vous mangez les cadavres de vos proches ? demanda Sigrid.

Dzoug se rembrunit.

– Pas à ma connaissance.

Je lui donnai une gorgée d'eau. Il me remercia du regard.

– Que faisais-tu avec le prince ? interrogea Ketill.

Dzoug laissa échapper un long soupir.

– Mon père a été assassiné sur ordre de notre chef suprême. J'ai dû fuir le pays des rennes et des herbes, ma patrie, et je me suis fait mercenaire. Pendant un temps, je me suis battu pour le roi du Ghizmark. Ensuite j'ai rencontré le prince Dar, qui m'a proposé un tas d'or pour l'accompagner « quelque part ». Il n'a pas dit où. Lorsque nous avons compris, mes hommes et moi – nous étions cinq – nous avons rendu l'or et rompu le contrat.

Il s'arrêta pour reprendre haleine.

– Mais le prince ne vous a pas laissés partir, devina Ketill.

– En effet. Il nous a roués de coups et nous a obligés à porter les bagages… Il nous a humiliés tout au long du voyage. Mes amis et moi, nous avions grandi ensemble. Je les aimais comme des frères. Quel ignoble destin fut le leur !

– Que leur est-il arrivé ? interrogea Sigrid.

– Et les autres hommes de Dar, que sont-ils devenus ? renchérit Svartog.

Dzoug allait répondre lorsque nous entendîmes des jappements et un bruit de course débridée. Daphnir et Invincible, le dragon du prince Dar, revenaient d'une escapade, joyeux comme des chiots. La veille, ces deux-là s'étaient entredéchirés, et maintenant ils semblaient les meilleurs amis du monde. Au cours de la matinée, j'avais observé qu'Invincible suivait Daphnir d'un regard admiratif. Il imitait tout ce que faisait mon dragon, sauf voler, car il en était incapable, ses ailes n'ayant pas encore atteint une taille suffisante.

Daphnir vint à moi, je reçus maints coups de lèche dans la figure. Quand il partit embrasser mes compagnons, Invincible me salua à son tour, bien qu'avec timidité.

Nous ayant rendu leurs devoirs, les deux compères filèrent vers une stèle décorée d'un portrait de Mamafidjar, reine des enfers. Il y avait, au pied de ce monument, une quantité de crabes blancs à chair noire dont nous faisions notre ordinaire.

Dzoug gardait les yeux fermés. Nous pensions qu'il dormait.